

# DÉCODER LE MONDE

CHAQUE MOIS, UN SUJET LIÉ À L'ACTUALITÉ DES DROITS HUMAINS OU À L'ÉVOLUTION DE NOS SOCIÉTÉS, À DISCUTER DANS VOTRE GROUPE AMNESTY.

FÉVRIER 2026

Le 24 octobre 1975, les Islandaises ont bloqué le pays en cessant toute forme d'activité professionnelle et domestique. Si cette journée historique a provoqué une prise de conscience collective, le combat pour l'égalité femmes-hommes n'est pas encore gagné, même dans le pays le plus «féministe» du monde.

Une idée d'article pour un prochain DcoD le monde ? Envie qu'on y aborde telle thématique ?  
Adressez propositions et requêtes à [acaudron@amnesty.be](mailto:acaudron@amnesty.be)

---

## CINQUANTE ANS APRÈS LA GRÈVE DES FEMMES, L'ISLANDE EST-ELLE UN PARADIS ÉGALITAIRE OU LE MOINS MAUVAIS ÉLÈVE DE LA CLASSE?

Tanguy Cohen – 24 octobre 2025

### À REYKJAVÍK (ISLANDE).

«Elles vont faire leur petite marche, puis elles rentreront à la maison.» Ce jour-là, les Islandaises sont allées plus loin, elles sont entrées dans l'histoire. Hildur Hákonardóttir se souvient de tout, du beau temps et de la joie sur tous les visages, car le 24 octobre 1975 était «le plus beau jour de sa vie». Atablée au café de l'Armée du salut, un demi-siècle plus tard, l'artiste militante de 87 ans lâche un sourire malicieux et ouvre grand ses yeux bleus lorsqu'elle raconte cette blague potache que faisaient certains hommes quelques heures avant que 90% des Islandaises n'arrêtent de travailler.



*La grève des femmes du 24 octobre 1975 a profondément marqué l'histoire récente de l'Islande. | © Musée de la photographie de Reykjavík*

Car cette fois-ci, les gros comiques testostéronés n'ont pas eu le nez creux. Après leur grève, les femmes ont certes regagné leurs domiciles mais avec elles, dans leurs bagages, une prise de conscience collective. La preuve apportée par la rue que la solidarité peut faire la différence. Ce jour-là, elles étaient près de 25.000 à battre le pavé à Reykjavík, soit plus de 11% de la population totale du pays de l'époque.



*La journée de grève des femmes du 24 octobre 1975 a été un moment mémorable de l'histoire islandaise. Près de 25.000 femmes se sont rassemblées autour du bureau du Premier ministre au cœur de Reykjavík, soit plus d'un dixième de la population totale du pays. | © Ólafur K. Magnússon / Musée de la photographie de Reykjavík*

## «DÉMONTRER QUE LA SOCIÉTÉ S'ARRÊTERAIT SI LES FEMMES CESSAIENT DE TRAVAILLER»

Afin de prouver à quel point leur contribution était capitale, il y a cinquante ans, les Islandaises ont décidé d'arrêter toute forme de travail pendant une journée. Le Kvennafrí («jour de liberté pour les femmes») a été lancé au début des années 1970 par le mouvement des Redstockings (ou «Chaussettes rouges» en français). Ces jeunes femmes en bas rouge, féministes de la gauche radicale, ont emmené avec elles des groupes reflétant tout le spectre politique et toutes les classes sociales. Elles voulaient une «grève», mais, pour parvenir au plus large consensus, les organisatrices ont choisi de transformer leur débrayage en «jour de congé».



*Le mouvement de 1975 a été préparé dès le début des années 1970 par les Redstockings (dont le logo est visible en bas et en haut à droite), un groupe féministe issu de la gauche radicale qui est parvenu à fédérer autour de son projet des organisations et des associations venues de tous les horizons. | © Musée de la photographie de Reykjavík*

C'est cette lecture à deux étages qui a donné plus de force à l'événement. «La gauche mettait l'accent sur les liens entre travailleuses, sur la façon dont la société reproduit l'exploitation des femmes. Mais, de l'autre côté, beaucoup de voix insistaient sur le fait qu'il s'agissait d'un jour de repos, pour se réjouir et montrer sa

solidarité avec les femmes d'autres pays moins bien lotis», détaille Valgerdur Pálmadóttir, chercheuse à l'université d'Akureyri (nord de l'Islande).

De village en village, grâce à plusieurs coups de téléphone, l'information a circulé. «Il existait des organisations de femmes dans toutes les régions rurales, se rappelle Hildur Hákonardóttir, qui avait 38 ans en 1975. Il y avait un réseau sur lequel nous pouvions nous appuyer. Il fallait les atteindre toutes, de la professeure d'université à la femme au foyer. Nous ne demandions rien. Il s'agissait de démontrer que les rouages de la société s'arrêteraient si nous cessions de travailler.»

## TOUT UN PAYS AU RALENTI

Le résultat de cette mobilisation est résumé par l'écrivaine Eliza Reid, qui n'est autre que l'ancienne première dame du pays (son mari Gudni Jóhannesson était le président de l'Islande entre août 2016 et août 2024). Dans son livre *Le Secret des Islandaises – Les Sprakkar, les femmes les plus puissantes du monde* (paru en France en octobre 2024), l'autrice canadienne raconte: «Les écoles n'ont pas ouvert. Le téléphone a été coupé, les directeurs des banques ont dû prendre la place de leurs employées au guichet. Les usines de transformation de poisson ont dû fermer: c'étaient des femmes qui préparaient le poisson frais. À la radio et à la télévision, on entendait les enfants en fond puisque les pères étaient chargés de s'en occuper pour la journée. Les avions étaient retardés...»

«Il y avait une énergie incroyable, complète Hildur Hákonardóttir, tout en fouillant dans sa mémoire. Les femmes ont découvert leur force. C'est impressionnant, nous avons arrêté un pays entier, sans violence, sans colère, juste avec la force de notre absence. Ce n'était pas une révolution d'un jour, mais une transformation sur plusieurs générations.»



*Hildur Hákonardóttir avait 38 ans en 1975. Elle a été l'une des pionnières du mouvement des Redstockings qui a transformé la lutte pour l'égalité femmes-hommes dans le pays. | © Enora Séguillon*

## UN SLOGAN «J'OSE, JE PEUX, JE FERAI» QUI RÉSONNE ENCORE

Difficile de donner tort à la mémoire vivante de ce mouvement. Au-delà des statistiques, il suffit de quelques jours passés en Islande pour comprendre que les rapports femmes-hommes ne sont pas les mêmes qu'ailleurs. Certains détails ne trompent pas. Le nombre d'hommes qui pouponnent est significatif. Dans l'avion, piloté par une femme, le documentaire *Islande, un jour sans femmes* (2024, visible sur Arte.tv), réalisé par Pamela Hogan, est proposé aux passagers. Même au stade, les toilettes sont mixtes et les femmes fouillent les hommes à l'entrée...

«Ici on n'a pas besoin de faire attention à sa façon de s'habiller, personne ne va vous siffler et je peux rentrer à 4h du matin tranquille, confirme Valérie Portugal, une Varoise exilée en Islande depuis huit ans. On voit les hommes partir plus tôt du travail pour faire les courses et aller chercher les enfants à l'école. Ils sont beaucoup plus impliqués. Avant de venir en Islande j'ai vécu au Portugal et là-bas je n'étais que la "femme de", je n'avais pas d'identité.»

Le slogan du *Kvennafri* est entré dans l'inconscient collectif: «J'ose, je peux, je ferai». C'est ce que Linda Gunnarsdóttir, cheffe pilote pour Icelandair, explique régulièrement aux étudiants. Comme beaucoup d'entreprises, la compagnie aérienne régulière islandaise organise des interventions dans les écoles pour inciter les jeunes femmes à se lancer dans des professions «réservées aux hommes». «Quand j'ai commencé en 1994 nous n'étions que trois femmes pilotes, nous sommes aujourd'hui 14%, contre 5% dans les autres compagnies aériennes européennes.»

Autant de constats qui expliquent la pole position occupée sans discontinuer depuis seize ans (2010-2025) par l'Islande au classement mondial sur l'égalité entre les femmes et les hommes (Global Gender Gap Report) du Forum économique mondial. Quand la France arrive en 35e position (sur 148 pays classés)...

«On regarde l'Islande comme un modèle, un objectif», confirme Guillaume Bazard, ambassadeur de France à Reykjavík depuis deux ans, avant de rappeler: «En 1980, Vigdís Finnbogadóttir a été la première cheffe d'État du monde, démocratiquement élue. En 2024, trois candidates sont arrivées en tête de l'élection présidentielle. Il y a aussi une Première ministre, une présidente du Parlement, une cheffe de la police nationale et une maire de Reykjavík. Même l'évêque est une femme.»

## «NON, NOUS NE SOMMES PAS ARRIVÉS À DESTINATION»

Alors l'Islande est-elle un «paradis» pour les femmes? «Le combat pour l'égalité n'est jamais fini», répond Linda Gunnarsdóttir, la cheffe pilote. «On ne peut pas dire que nous sommes un paradis parce que l'égalité n'est pas encore une réalité», poursuit Eliza Reid, l'ancienne première dame. Malgré des lois contraignantes qui rendent les inégalités salariales illégales et qui imposent un minimum de 40% de femmes dans les conseils d'administration des entreprises de plus de cinquante salariés, la représentativité des femmes dans la direction des sociétés reste faible.

Eliza Reid évoque les 13,9% d'écart de salaires, mais également les violences domestiques ou encore les difficultés rencontrées par d'autres minorités comme les trans ou les queers. Même si «le mouvement féministe a montré une stratégie d'inclusion large», comme le souligne la chercheuse Valgerdur Pálmadóttir, Eliza Reid met en garde contre le danger du «assez bien». «Dans un pays riche, en sécurité, les gens se disent

que c'est suffisant; moi je pense que ça ne l'est pas, tranche-t-elle. Le plus grand risque serait que nous ne nous sentions plus responsables, comme si nous étions arrivés à destination. Car non, nous ne sommes pas arrivés à destination.»

Cette phrase trouve tout son sens dans les rassemblements déjà organisés pour commémorer l'historique grève des Islandaises, en 1985, 2005, 2018 ou encore 2023. Cette année-là, la mobilisation est montée d'un cran. Environ 100.000 personnes se sont retrouvées devant le bureau du Premier ministre, à Reykjavík, soit plus d'un quart de la population totale du pays. Ce vendredi 24 octobre 2025, les Islandaises vont de nouveau se retrouver. La plupart des entreprises ne fonctionneront pas l'après-midi. La date est gravée depuis longtemps dans les agendas avec pour objectif qu'un jour elle ne le soit plus.